

CROYANCES RELIGIEUSES ET MYTHES

Jean-Michel Muglioni
Hon. Lycée Louis-le-Grand, Paris.

Il y a des religions. Elles se caractérisent par des croyances, des rites, des institutions et des communautés de toutes sortes. Leur histoire est complexe, comme l'histoire en général, et comme elle pleine de sang et de fureur. Les croyances sont fort diverses, et aussi diverses les manières de croire. Je vais considérer la question de la nature de ces croyances, et sous un seul aspect : quel rapport y a-t-il entre mythe et religion ?

Ce que nous appelons mythe et considérons comme une fable, mais non comme le récit d'événements historiques, a été autrefois objet de croyances ou l'est encore pour ceux qu'on appelle alors des « croyants » : que signifie cette différence dans la représentation que les hommes ont de ces récits et qu'en résulte-t-il sur la nature des religions ou de ce qu'on appelle aujourd'hui le « fait religieux » ?

Dans l'Athènes antique – qui a inventé la démocratie, même si la démocratie athénienne est différente de la nôtre – le paganisme était la religion de tous, religion polythéiste avec ses dieux et ses demi-dieux, ses héros légendaires, ses nymphes, ses satyres. Voilà un fait religieux, le fait religieux païen. Il nous est devenu complètement étranger : qui croit encore en Zeus ou Jupiter tonnant ? Nous tenons tous les récits mythologiques pour des histoires qu'on raconte, comme on dit, mais non pour des récits d'événements qui auraient eu lieu quelque part en des temps anciens. N'en concluons pas que nous sommes délivrés de ces superstitions d'un autre âge : les hommes de ce temps-là n'étaient ni moins hommes, ni moins capables de réfléchir que nous. Demandons-nous au contraire quelles sont nos superstitions ! Et pour apprendre à réfléchir sur nos propres croyances, considérons celles des païens.

Or dès le V^e siècle av. J.-C., avec Hérodote, est née en Grèce la critique historique : l'historien – et c'est par là qu'il devient historien – se demande si ce que racontent les mythes fondateurs de la cité a réellement eu lieu, ou s'il s'agit seulement de fables. Cette interrogation peut paraître sacrilège aux yeux des tenants de la tradition. Elle amène à séparer raison et mythe, vérité et croyance : il est devenu possible de ne plus tenir pour vrai ce que le mythe raconte.

Mais en même temps apparaît un usage rationnel du mythe, comme d'une œuvre d'imagination suggestive qui ne suppose pas la croyance. C'est au demeurant ce que tout le monde voit dans les fables de La Fontaine qui ne demandent pas qu'on croie que les animaux parlent. Les mythes alors ne sont plus considérés que comme des mythes – du moins pour ceux des hommes qui ont cessé d'y croire. Pour eux, la question ne se pose même pas de savoir si on croit ou non ; ils cherchent au moyen des mythes à accéder à une vérité d'ordre moral. Ainsi poètes et dramaturges font en Grèce et à Rome un usage assez libre de la mythologie, révisant les histoires pour qu'elles s'accordent avec ce qu'ils ont à dire. Il y a en effet diverses versions des mêmes histoires

au cours de l'Antiquité. Le théâtre les a reprises jusqu'à nos jours, par exemple dans *l'Amphitryon* de Molière ou de Giraudoux.

On comprend donc que les philosophes eux-mêmes aient pu reprendre ces mythes, comme Platon dans ses *Dialogues*, qui lui-même en invente parfois. Ainsi on ne retrouve nulle part avant Platon le mythe des cigales du *Phèdre*. Le plus célèbre des mythes platoniciens est peut-être le récit de la réminiscence, selon lequel nous ne découvrons pas la vérité mais la retrouvons en nous-mêmes, parce que notre âme l'a contemplée dans une vie antérieure. Certains professeurs de philosophie dont l'érudition est hors de doute enseignent à leurs étudiants que Platon croyait en la réminiscence parce qu'il vivait à une période archaïque où l'on croyait de telles histoires véridiques. Bel exemple pour montrer que les hommes ne sont pas aisément d'accord dès qu'il est question des croyances humaines ! Je comprends en effet tout autrement l'usage platonicien du mythe. Et je dirai avec Leibniz que la réminiscence, « toute fabuleuse qu'elle est, n'a rien d'incompatible, du moins en partie, avec la vérité toute nue¹ ».

D'abord Platon présente ses histoires comme des mythes. Socrate, auquel il les fait raconter, dit par exemple qu'elles sont colportées par des prêtres et des prêtresses². C'est nous faire remarquer qu'il ne les met pas sur le même plan que la dialectique proprement dite, c'est-à-dire l'argumentation rationnelle. La réminiscence n'est donc pas ce qu'on appelle parfois malencontreusement une « théorie », mais un mythe. Ensuite, une fois son histoire racontée, que Socrate demande-t-il à Ménon de croire ? La fable conclut ainsi : « ... ce qu'on nomme *chercher* et *savoir* n'est absolument que se ressouvenir. Il ne faut donc pas se fier au propos fertile en disputes que tu as avancé : [à l'argument qui prétendait prouver qu'apprendre est impossible], car il nous rendrait paresseux ; il n'y a que des hommes mous qui le trouvent agréable à entendre. [81e] Mon propos, au contraire, en fait des travailleurs, des chercheurs. Ainsi parce que je le crois vrai, je veux avec toi chercher ce que c'est que la vertu » [que Ménon désespère de pouvoir définir après un long dialogue avec Socrate]. On le voit, la raison pour laquelle Socrate tient le mythe pour vrai est qu'il donne le courage de chercher la vérité, tandis que l'argument de Ménon rend paresseux : ce n'est pas une preuve d'ordre logique ou théorique. Le mythe a donc une signification morale et incantatoire.

Et en effet il garde un sens même si on n'y croit pas le moins du monde. Quel sens ? Qu'il n'y a pas lieu de désespérer de la vérité et que nous avons à nous efforcer de la chercher. Et plus profondément, Platon nous demande de nous interroger sur ce qui fait que nous sommes capables de comprendre, lorsque nous comprenons une vérité de géométrie, par exemple. Comment est-il possible que la démonstration qui nous est proposée nous paraisse aller de soi, alors que nous n'en avons jusque-là pas la moindre idée, « comme Platon l'a montré dans un dialogue où il introduit Socrate menant un enfant à des vérités abstruses par les seules interrogations sans rien lui apprendre³ » ? Tout se passe comme si nous retrouvions la vérité et non pas comme si nous tombions sur elle comme sur quelque chose d'entièrement nouveau. La fable de la réminiscence décrit la manière dont la vérité s'impose comme un ressouvenir, et Descartes retrouvera cette analogie pour rendre compte de l'évidence⁴.

¹ *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, préface (dans certaines éditions, Avant-propos), GF édition Jacques Brunschwig p. 40.

² Cf. *Ménon* 81a.

³ Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, I, 1, § 5, p.61. L'inventeur du calcul infinitésimal a pris la mesure de la difficulté de l'exemple des irrationnels proposé par Platon. *Ménon*, 82b sq.

⁴ *Méditation cinquième* : « ...je conçois [51] une infinité de particularités touchant les nombres, les figures, les mouvements, et autres choses semblables, dont la vérité se fait paraître

Mais Platon nous conduit plus loin encore, comme Leibniz l'a bien compris. La fable prise à la lettre n'est en effet éclairante qu'en apparence : elle paraît « expliquer » que nous comprenions la vérité, quand nous nous trouvons devant elle, par ceci que nous l'avons apprise dans une vie antérieure : mais comment notre âme a-t-elle bien pu l'apprendre alors, la première fois qu'elle l'a rencontrée ? Si, comme le demande Leibniz, nous faisons abstraction de ce que ce récit a de « fabuleux », c'est-à-dire de temporel (un mythe est un récit qui suppose une temporalité), alors nous pouvons cesser de nous interroger sur le problème absurde de la première fois et comprendre ce que signifie le mythe de la réminiscence : il y a entre l'esprit et la vérité une connaturalité, une parenté foncière. Se savoir esprit, c'est se savoir capable de comprendre. (Je passe sur qui en résulte, à savoir une connaturalité des vérités entre elles qui fait qu'en tenir une nous permet de trouver le fil d'Ariane qui nous conduira aux autres, etc.)

Ainsi une croyance qui a sans doute été, et qui demeure parfois une croyance religieuse et même mystique, la croyance en la possibilité pour l'âme de se ressouvenir d'une vie antérieure, est reprise par un philosophe dans un contexte où croire en la vérité d'un tel récit n'est plus la question. De la même façon, il nous est aujourd'hui possible de reprendre le contenu d'autres croyances, que nous tiendrons alors pour des mythes, et d'en tirer des trésors de pensée. Alors nous lirons ces mythes comme des fables, sans aucune sorte de préoccupation confessionnelle.

Et c'est ainsi qu'un philosophe comme Alain a repris le contenu des croyances chrétiennes pour en faire valoir le sens, sans jamais poser la question de savoir si on y croit ou non, dans un livre, *Les dieux*, qui va des dieux de l'antiquité au Dieu du christianisme. Et quoique le christianisme soit considéré par Alain comme la plus vraie des religions, un vrai chrétien peut trouver le coup rude, puisque si le christianisme n'est pas alors tenu pour une mystification, le récit de l'Évangile est transformé en mythe au même titre que la mythologie païenne : le Nouveau Testament peut-il pour un chrétien passer pour une mythologie parmi d'autres ? Qu'un homme, Jésus, ait existé et qu'il ait été le fils de Dieu, Dieu lui-même, qu'une fois mort supplicié il ait ressuscité et soit monté au ciel, le chrétien y croit : il n'y voit pas seulement une fable riche de sens, mais le récit d'événements historiques réels. Pour lui la distinction de l'histoire et du mythe peut même devenir impossible : c'est la raison pour laquelle, par exemple, au début du XIX^e siècle l'archevêque de Paris s'opposait aux travaux de Champollion sur les hiéroglyphes. Ces travaux ne pouvaient en effet manquer d'imposer la révision des dates jusqu'alors fixées à partir de la Bible et tenues par l'Église pour historiques. Ces dates une fois établies par les méthodes critiques, la Bible devient une mythologie au même titre que la mythologie grecque.

De la même façon, le travail critique des historiens permet de suivre les divers états du texte du Coran au cours des siècles : admettre qu'il a subi ainsi des transformations contredit la croyance musulmane fondamentale selon laquelle ce livre a été révélé par Dieu à Mohamed ; la critique historique, linguistique, littéraire fait à son tour du Coran une mythologie produite par un homme, comme n'importe quel poème, et susceptible du même coup d'interprétations diverses.

Il y a donc entre la croyance religieuse proprement dite et la prise de conscience du caractère mythologique des textes sur lesquels reposent ces croyances une contradiction inévitable, qui donne lieu à des discussions sans fin, et parfois même à des luttes sanglantes.

avec tant d'évidence et s'accorde si bien avec ma nature, que lorsque je commence à les découvrir, il ne me semble pas que j'apprenne rien de nouveau, mais plutôt que je me ressouviens de ce que je savais déjà auparavant... ». (...*quae jam ante sciebam reminisci*).

Il importe donc que l'enseignement dit du « fait religieux » n'avance pas masqué, et que l'enjeu d'une réflexion sur les croyances religieuses et les textes que les croyants tiennent pour sacrés soit critique, dans le sens que je viens de dire, ou bien ce serait un catéchisme au plus mauvais sens du terme. C'est dire aussi bien que les croyants eux-mêmes, en tant que croyants, et leurs prêtres, ne sauraient limiter ce travail critique, imposer une interprétation des textes et de l'idée même de croyance, et accuser de blasphème quiconque ne se plie pas à leurs exigences. Ou, pour parler plus précisément, la critique doit examiner leur interprétation et leur façon de croire comme n'importe quelle autre pensée, ni plus ni moins.

Un vieil ami de mon grand-père, de la génération de De Gaulle, était professeur de philosophie à Alexandrie dans les années trente. Il m'a raconté sa visite à Jérusalem. Le prêtre catholique qui le guidait lui a montré l'endroit d'où le Christ est monté au ciel après sa résurrection et, se tournant ensuite vers la mosquée d'où Mohamed lui aussi est monté au ciel, il a ajouté : « sur un cheval, vous vous rendez compte, sur un cheval ! » Il est vrai que cet ami avait lu Voltaire.

Voici la conclusion d'un grand livre d'Alain, dont la difficulté explique sans doute qu'il ne soit pas assez connu.

NOËL

Tout recommence ; et la justice est aussi faible aujourd'hui qu'hier. Aussi faible, et aussi forte. Le départ d'une pensée est jeune, et solitaire dans le lieu le plus pauvre, et fils du travail, et éclairé par le travail, veillé par l'amour et la patience, veillé par le bœuf et l'âne, ces dieux muets, attendu même des riches, qui apportent leur encens, humble en ce qu'il se sait inutile. L'univers redouble sa parure d'étoiles, qui n'a pas de sens ; le froid mord ; l'aurore n'est que dans les pensées. Noël ! Noël ! L'enfant est né ! Si les docteurs de la loi le laisseront vivre, c'est toute la question.

Noël a d'autres résonances. Il les a toutes. Tous les mythes y viennent assister. Tout a sa juste place en cette assemblée. Considérez le bœuf et l'âne, les rois mages, les parents prêts à servir. Il faut développer cette riche image, et la penser, mais sans cesser de suivre ses contours irréprochables. Noël est premièrement la fête du printemps, mais la fête humaine du printemps. Les fleurs s'ouvrent au soleil ; mais les hommes s'ouvrent comme des fleurs par une scrupuleuse mémoire qui a mesuré les jours et les nuits. Pâques est la fête de nature ; le premier janvier est la fête politique, qui brave déjà le froid. Noël est plus attentif, plus hardi encore, plus près de l'astronomie qui place aux environs du 21 décembre l'hésitation du soleil, et la nomme solstice. Ainsi la Noël païenne devance l'esprit des champs et des bois. L'esprit prend sa lanterne et chante dans les Noëls,

Réveillez-vous, belle endormie,

Réveillez-vous, car il est jour.

Il est jour d'esprit, dans la plus longue nuit de la nature. Les sabots, la marche de nuit, le joyeux consentement, tout cela ensemble c'est l'aurore d'esprit. Les Noëls sont le chant d'oiseau de l'homme. Sans attendre la nature, il renouvelle son alliance avec la nature. Le chant de Noël annonce ainsi une autre alliance. Mais revenons à l'image, car elle dit tout.

Noël représente l'ordre humain, et ce qu'il y a de vrai dans l'ordre politique, la famille et son triple pouvoir, d'industrie, d'amour, et de promesse. La famille figure la continuité humaine, objet véritable de la religion politique. Ici la forme humaine prend empire sur les autres dieux. Comme l'aigle n'est plus, dans

l'Olympe, que le messenger de Jupiter, ici, par un trait plus juste, par un geste plus près de la situation humaine, le bœuf et l'âne sont des puissances muettes et subordonnées. Par cette vue sur les travaux agrestes, qui seront toujours les premiers, César lui-même est rappelé à sa naissance, César, dont l'effigie s'use sur le sou du paysan. Mais, encore mieux le pesant kilogramme, cette mesure des armées, est au service de l'homme, et pour décrire exactement l'image, au service même de l'esprit en espoir. D'où nous tirons que l'idolâtrie politique annonce quelque chose de meilleur que le règne des forts. Au reste, arrivent les rois mages, rois d'armée et de richesse, qui viennent adorer l'enfant du charpentier. Ce renversement du trône est dans tous les discours du trône. Une oreille fine entend cela ; mais la naïve image dit mieux.

Une autre religion s'élève donc de cet autel, la crèche. Et encore, à interroger ce spectacle qui ne dit mot, on trouvera le maître-mot. L'esprit s'égare à s'adorer, par le prestige des idées bien ordonnées ; et plus d'un César de l'esprit sera tyran de force, s'il oublie l'esprit enfant qu'on ne peut forcer, auquel il faut donner et pardonner. L'évêque Bienvenu ne demande pas de preuves à Jean Valjean ; mais il lui donne toute vertu, et jure pour lui, et chante Noël dans cette nuit de l'homme. Encore bien plus assuré le Noël de la mère chante dans la nuit de l'enfant, et chantera toujours qu'il est esprit, qu'il parle, qu'il connaît et reconnaît, bien avant qu'il parle, connaisse et reconnaisse. Car, comme les contes le disent, il suffit d'une vieille sorcière à côté du berceau pour dessécher d'avance les fleurs de l'esprit. « Tu seras stupide, tu seras envieux, tu seras voleur », ces prédictions sont vérifiées par une persuasion où l'esprit enfant se condamne lui-même. Et par cette fiction, qui n'est pas toujours fiction, la charité se montre toute, qui est plus qu'amour, puisqu'elle n'attend pas les perfections. L'homme efface souvent la charité seulement par mériter l'amour ; et les meilleurs manquent à s'aimer par les raisons de s'aimer qu'ils trouvent. Or, devant l'enfant, il n'y a point de doute. Il faut aimer l'esprit sans rien espérer de l'esprit. Il y a certainement une charité de l'esprit à lui-même ; et c'est penser. Mais regardez l'image ; regardez la mère.

Regardez encore l'enfant. Cette faiblesse est Dieu. Cette faiblesse qui a besoin de tous est Dieu. Cet être qui cesserait d'exister sans nos soins, c'est Dieu. Tel est l'esprit, au regard de qui la vérité est encore une idole. C'est que la vérité s'est trouvée déshonorée par la puissance ; César l'enrôle, et la paie bien. L'enfant ne paie pas ; il demande et encore demande. C'est la sévère règle de l'esprit que l'esprit ne paie pas, et que nul ne peut servir deux maîtres. Mais comment dire assez qu'il y a un vrai de vrai, que l'expérience ne peut jamais démentir ? Cette mère, moins elle aura de preuves et plus elle s'appliquera à aimer, à aider, à servir. Ce vrai de l'homme, qu'elle porte à bras, ce ne sera peut-être rien d'existant dans le monde. Elle a raison pourtant, et elle aura encore raison quand tout l'enfant lui donnerait tort. Un mot ami maintenant à ces médecins qui soignent les arriérés et qui attendent, comme des prophètes, le moindre éclair d'attention ; ils ne se lassent jamais ; ils ont raison. Il y a donc un vrai de vrai qui brave le sort. Et je pourrais montrer, en suivant Descartes, qu'il n'y a point de vérité, même vérifiée, même utile, qui ne soit fille de vérité non vérifiée, de vérité inutile, de vérité sans puissance aucune. Mais la vérité industrielle est une fille ingrate, au reste cent fois punie par la récompense. Ces idées paraîtront peut-être et l'esprit saura se priver de puissance, de toute espèce de puissance ; tel est le plus haut règne. Or, le calvaire annonce cela même, de si éloquente et de si violente façon, que je n'ajouterai aucun commentaire.

Alain, *Les dieux* (1934), livre quatrième « Christophore », chap. 10, in *Les arts et les dieux*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 1350.